

Zeitschrift:	Mémoires de la Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles. Géologie et géographie = Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Freiburg. Geologie und Geographie
Herausgeber:	Société Fribourgeoise des Sciences Naturelles
Band:	8 (1913-1919)
Heft:	3: Le peuplement des Alpes suisses : sa répartition et ses limites d'altitude
Artikel:	Le peuplement des Alpes suisses : sa répartition et ses limites d'altitude
Autor:	Montbas, H. de
Kapitel:	II: Les cantons de montagne : Grisons, Valais, Berne
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-306988

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE II

Les cantons de montagne : Grisons, Valais, Berne.

Parmi les cantons alpestres renfermant le plus grand nombre de centres habités au-dessus de mille mètres, les Grisons tiennent sans conteste la première place.

Leur superficie est de 7113,50 km², sur lesquels l'agriculture et l'économie alpestre en occupent 3500, et les forêts 1438,50 ; la surface du sol improductif est considérable, avec 2171,83 km², soit 30,5% du total : ceci nous indique la présence de nombreux massifs d'altitude et aussi de grands glaciers. La population, qui était en 1900, de 104.520 personnes, a passé, en 1910, à 117 069, ce qui est un accroissement de plus de 10% et porte la densité moyenne à 15 habitants au km² de terre ferme, à 25 si l'on ne considère que le terrain productif.

54 pour cent de cette population vivent au-dessus de 1000 m. : en 1900, 22 752 (21,6%) étaient établis de 12 à 1500 m., 14.613 (14%) de 15 à 1800 m., 4101 (4%) au-dessus de 1800 m., soit les $\frac{2}{5}$ environ du total au-dessus de 1200 m., ce qui est un phénomène unique en Suisse et même en Europe. Nulle part ailleurs, le fond des vallées n'est aussi élevé ; nulle part, sauf quelques exceptions dans le Valais, on ne rencontre de cotes d'habitation permanente aussi hautes, atteignant 1600 m. pour le Rheinwald et Davos, 1800 pour l'Oberhalbstein, 2100 pour l'Avers. Le plus souvent, cette population se groupe en villages agglomérés et voisins l'un de l'autre, établis soit sur des cônes de déjection, comme dans la vallée du Rhin, soit sur des éboulements comme Flims, soit surtout sur les épaulements d'origine glaciaire encore parfaitement visibles, notamment dans l'Albula. En général, les versants ensoleillés, surtout ceux qui présentent des terrasses dé-

terminant des étages de paliers à faible pente, sont assez peuplés. On ne rencontre guère de fermes isolées que dans les anciennes colonies d'immigrants germanins ou valaisans. La maison, très simple, est en bois et en bardeaux chez les Romanches, en pierre dans les villages allemands : la pierre, ici comme partout, supplante progressivement le bois dans la construction, lorsque les incendies, très fréquents, ont détruit tout ou partie d'une localité. Enfin on rencontre, dans la vallée du Rhin, à l'entrée du Domleschg, et jusqu'au pied du col de l'Oberalp, un certain nombre de châteaux en ruines, portant tous un nom d'origine germanique très différent de la terminologie romanche locale, et marquant l'importance prise jadis par l'immigration de conquérants étrangers, sur la grande route de communication entre l'Europe du Nord et de l'Est et les pays latins.

Au point de vue linguistique, le romanche et le ladin sont parlés dans tout le canton, sauf dans le Rheintal et dans le Samnaun, qui dépend topographiquement du Tirol. La grande majorité de la population est catholique, avec, ça et là, des centres protestants marquant presque toujours l'emplacement d'une colonie allogène. L'élevage constitue la grande ressource : la limite des neiges remontant, en raison d'un climat très sec, jusqu'à 2750 m., les pâturages sont en général à 2400—2500 m., et atteignent parfois, pour les moutons seulement, il est vrai, 2700 m.; on comptait, en 1890, 800 alpages, et malgré les progrès du déboisement et du ravinement consécutif, malgré aussi l'altitude progressivement croissante des cultures, le nombre n'a guère dû en diminuer de façon notable. Le bétail d'alpage comprenait, à la fin du siècle dernier, le chiffre considérable de 300 000 têtes, où le bétail bovin, avec 745 têtes par mille habitants, tenait la première place. Quant aux forêts — sapin blanc jusqu'à 1880—2000 m., arolle au-dessus, jusqu'à 1900 m. dans le Prättigau et 2200 dans l'Engadine, voire même 2500 sur quelques versants exposés au nord et par suite moins déboisés —

elles sont également une ressource trop souvent gaspillée. Les cultures proprement dites gagnent chaque jour du terrain : les principaux légumes, ainsi que l'orge, le chanvre et l'avoine, croissent en Engadine jusqu'à 17—1800 m. à Klosters jusque vers 1600 ; mais la région proprement agricole, avec des champs, des vergers de quelque étendue, dépasse rarement 1500 mètres.

Ces différents modes d'économie alpestre, qui ont attiré autour d'eux les centres de population, sont assez exactement répartis le long des vallées, qui d'ailleurs ont également servi de base aux circonscriptions politiques (districts et cercles). C'est donc en étudiant les vallées, régions naturelles considérées comme unités, tant au point de vue topographique et hydrographique qu'au point de vue de la géographie humaine, que nous allons parcourir les Grisons.

La topographie d'abord. Les Grisons, dans l'ensemble, se décomposent en deux grandes fissures : celle du Rhin, avec les ramifications du Prättigau, de l'Albula, de l'Hinterrhein, du Valserthal, du Val Medels ; celle de l'Inn, prolongée par la Maira, avec le Samnaun, le Münsterthal et la dépression de la Bernina.

La fissure du Rhin, la première dont nous ayions à nous occuper, est la seule, dans tout le canton, où la courbe de 1000 m. remonte aussi profondément, tant dans la vallée principale que dans les adjacentes : située à une hauteur assez faible au-dessus du thalweg à Sayis et à Flims, elle ne recoupe le cours du Rhin antérieur qu'à 1500 mètres environ en aval de Disentis. La vallée est donc profonde et large, surtout depuis que le ruissellement, s'attaquant aux restes du relief glaciaire, a notablement adouci le profil transversal : simplement torrentiel sur le versant de rive gauche, où il a tellement reculé la ligne de crêtes qu'il faut aller à plus de 6 km. du thalweg pour trouver la courbe de 2000 m., il a profondément entaillé le versant droit en y découplant de larges et profondes vallées affluentes. Dans le Val Tavetsch, le thalweg est à 1500 m.

d'altitude, entouré de sommets de 3000 m. et plus. Dans l'Avers, pauvre, peu habité, les centres de peuplement restent groupés dans le fond. Dans l'Oberhalbstein, la population, relativement dense, bien qu'en diminution, gravit volontiers les versants aux formes peu inclinées. Mais c'est dans le Schanfigg que nous trouvons le point culminant de l'habitat humain pour toute la fissure rhénane : 2200 m. En raison du relief favorable à leur extension et du découpage très avancé des schistes lustrés de la rive droite, les cabanes d'alpage remontent à des altitudes considérables et jusqu'au fond des vallées : 2191 m. au-dessus d'Andest, 2124 à l'Alpe de Valesa, au-dessus de Surrhein 2145 dans le Glenner, plus de 2000 encore dans le Safienthal et le Prättigau ; la moyenne générale peut être fixée au-dessus de 2000 mètres pour l'ensemble de la région considérée, et cette cote est souvent atteinte et dépassée par de nombreux et vastes alpages : elle est loin de constituer une exception, même au cœur de la montagne, dans l'Oberhalbstein, où nous la rencontrons encore à maintes reprises.

Tout autrement se présente à nos yeux la fissure de l'Inn. D'abord notons son caractère divergent : elle n'appartient pas au grand système hydrographique de la Suisse centrale et possède de ce fait un caractère qui la distingue nettement des autres vallées des Alpes suisses ; nous avons vu déjà qu'elle relevait d'un niveau de base oriental extrêmement éloigné, la Mer Noire, ce qui expliquait son altitude réellement anormale. Dans le vaste quadrilatère Klosterters-Andeer-Vicosoprano-Martinsbrück, nous ne rencontrons nulle part la courbe de 1000 m., abandonnée déjà en aval de ces points. De Samaden à Zernez, les cotes moyennes d'alpages montent à 2200 m., et elles ne baissent guère de Zernez à la frontière : Flückiger a même cru pouvoir établir qu'elles se relevaient encore, — ce qui d'ailleurs est conforme au principe que nous formulions plus haut ; le « fait humain » s'élève à mesure que s'abaisse le thalweg principal : abaissement tout relatif d'ailleurs car, dès 1817 m.

où se trouve le seuil de Maloja, nous ne descendons, à Remüs — 65 kilomètres en aval — qu'à 1300 m. environ. Presque toutes les communes sont situées à plus de 1400 mètres, et quelques-unes comptent actuellement au-delà d'un millier d'habitants permanents. De Samaden à Zernez, on rencontre, sur le versant gauche, trois cotes d'alpages dépassant 2400 m.: on en trouve autant dans le Samnaun, et dans le Val Bregaglia, au-dessus de Promontogno qui est à moins de 950 m., l'alpe de Cadrino dresse ses chalets à 2110 m. En général, c'est le versant exposé au levant et au midi qui voit ces altitudes maxima : l'autre versant, découpé, boisé, inculte, reste dans l'ombre et n'attire guère le défrichement. Nous sommes ainsi, devant cette fissure de l'Inn, en présence d'un noyau d'habitations de montagne unique en Europe, et dont, en Suisse même, certaines régions valaisannes approchent seules. L'ancien pays des « Ligues grises » a longtemps défendu, contre l'invasion, ses vallées protégées par des seuils difficilement accessibles, et l'originalité d'une civilisation autochtone symbolisée par un idiome et une littérature locale restés vivaces jusqu'à nos jours. Une fois de plus, le milieu explique l'individu et son histoire. Il a fallu la création toute récente de la ligne de l'Albula et de celle de Davos, et la construction, plus récente encore, des lignes de la Landwasser, de la Basse-Engadine et de la Bernina pour mettre ces parages lointains en relations directes avec le reste de l'univers. Au lieu de l'Albula, du Julier, du Septimer, c'est le wagon qui dépose aujourd'hui au sein même de l'Engadine le voyageur et l'élément économique qu'il représente. Le résultat a été immédiat : à une ou deux exceptions près, toutes les communes de l'Engadine ont vu croître notablement le chiffre de leur population stable au cours du dernier recensement. Le facteur « hôtel » a joué ici un rôle prépondérant, que nous examinerons en détail à propos des fluctuations du peuplement et de ses bois. De ce coup, les cols, Ofen Pass, Bernina, Maloja, ont repris une existence nouvelle, et les anciennes routes ont

vu renaître, avec le transit postal, leur importance passée. Il y a là un ensemble de phénomènes extrêmement intéressants, qui nous montrent comment l'homme peut réagir sur une contrée plutôt sauvage. Non point d'ailleurs que cette terre d'Engadine soit hostile ou ingrate : malgré les « neuf mois d'hiver et trois mois de froid » dont parle le dicton local, son relief permet, on l'a vu, une grande extension des pâturages ; la série d'alpes qui s'étendent sans interruption de Silvaplana à Zernez — de Seccha à 2400 m., à Barlasch à 2070 — suffisaient à la richesse du pays, avant que le développement imprévu des « sports d'hiver » lui permit d'exploiter jusqu'à la saison la plus ingrate, obstacle ordinaire de toute expansion.

Les Grisons se divisent, au point de vue politique, en quatorze districts, subdivisés eux-mêmes en cercles, d'importance et de population assez inégales, puisqu'ils ont pour limites celles des vallées d'où ils tirent leur nom. Plusieurs présentent, au point de vue linguistique ou confessionnel, d'assez curieux phénomènes. Dans le cercle d'Alvaschein (D. d'Albula) on compte 6 communes romanches catholiques, et une seule protestante, d'origine allemande, Mutten : dans le Cercle d'Oberhalbstein, Bivio et Marmorera, par contre, sont italiennes, ce qu'explique leur proximité du Val Bregaglia, et seules catholiques, à l'exclusion des 9 autres. Ailleurs, à Lungnez et à Ruis, c'est la commune allemande qui a été gagnée à la religion dominante ; dans le district de l'Inn, elle est même la seule à pratiquer le catholicisme. L'Hinterrhein, l'Ober- et Unterlandquart, sont en totalité germaniques de langue, de race et de religion, ainsi que le district de la Plessur. En général, l'invasion du nord a pénétré par les vallées, tantôt restant clouée au thalweg, pour ainsi dire, lorsqu'elle ne pouvait en sortir, tantôt au contraire s'agrippant solidement à une position dominante d'où elle pouvait braver, à armes au moins égales, la résistance du pays. Le district le plus peuplé est celui de Heinzenberg ; ceux d'Oberlandquart et de Maloja, avec 20 et 8 habitants au

kilomètre carré, doivent au développement de l'industrie hôtelière leurs progrès actuels. Le district de Moesa diminue à chaque évaluation. Enfin le Münsterthal, le plus petit district du canton, renfermé entre la frontière autrichienne et l'Ofen Pass, compte 8 habitants au kilomètre carré, avec une seule commune catholique, celle qui est le berceau de la civilisation dans ce coin de terre et qui porte encore le nom de ses origines, Münster.

Telle est, bien imparfaitement et dans ses grandes lignes, la physionomie du peuplement d'altitude dans les Grisons. Peuplement rare, distribué suivant les entailles et les routes naturelles, remontant les pentes pour éviter les inondations ou les invasions et suivre les migrations de ses troupeaux, en voie d'accroissement assez rapide pour des raisons très étrangères à la topographie locale. Telle est la région, remarquable pour le géographe, qui réunit plusieurs milliers d'individus à proximité de la courbe de 2000 mètres.

Le canton du Valais, auquel nous arrivons maintenant, est bien, lui aussi, un canton montagnard : couvrant une superficie de 5235,20 km², dont le sol improductif, 2315 km², occupe près de la moitié (exactement 44,2 %), il consacre à l'économie alpestre la presque totalité du reste de son territoire, soit 2081,20 km². La population est montée de 114 438 en 1900 à 128 381 en 1910, accusant une progression de 9 % environ, légèrement inférieure à celle des Grisons. Sur les 171 communes de ce canton, plus de la moitié (91 exactement) sont situées au-dessus de 1000 mètres, tout en ne renfermant que 40 000 habitants environ. La densité moyenne de la population est ainsi, on le voit, supérieure à celle de la Suisse orientale. Il n'y a pas de grandes villes : Sion seule dépasse 5000 habitants, encore est-elle à une altitude assez faible. Dans son ensemble, cette population est répartie le long de la vallée principale, jusqu'à son origine, et remonte les vallées latérales jusqu'à leur extrémité, guidée

surtout dans cette répartition par l'exposition vis-à-vis de l'insolation et par l'extension plus ou moins grande de la zone cultivable, ainsi que par le tracé des routes de cols, qui faisaient jadis du Valais méridional une région de passage très fréquentée : les Romains connaissaient le col du Théodule, et les habitants de St-Martin d'Hérens partageaient avec ceux du versant italien du massif de la Dent Blanche les frais d'entretien et de viabilité du col d'Arolla, que l'on pouvait alors gagner presque sans quitter la forêt, au XIII^e siècle. Voici d'ailleurs la liste des centres les plus éloignés situés au fond de chaque vallée et habités d'une manière permanente :

Vallée du Rhône : Unterwasser (1380 m.) ;
de Binn : Imfeld (1568 m.) ;
de Saas : Almagell (1679 m.) ;
de St-Nicolas : Zermatt (1620 m.) ;
de Lœche : Leukerbad (1411 m.) ;
d'Anniviers : Grimentz (1470 m.) ;
d'Hérens : les Haudères (1433 m.) ;
de Nendaz : Sarclens (1107 m.) ;
de Bagnes : Lourtier (1087 m.) ;
d'Entremont : Bourg-St-Pierre (1634 m.) ;
Ferret : Praz-de-Fort (1153 m.) ;
de Salvan : Trient (1300 m.) ;
d'Illiez : Champéry (1070 m.).

Le Valaisan est le meilleur type de cette population montagnarde que nous décrivions au début de cette courte étude : vigoureux, résistant, patient, doué de finesse et d'originalité, sachant comme pas un défendre ses intérêts et ceux de sa famille lorsqu'il les juge menacés, d'ailleurs généralement franc et droit ; au reste, provenant de nombreuses origines différentes dont la fusion au cours des âges a produit le type actuel, mais en général descendant de colonies celtes au milieu desquelles s'implantèrent des colonies germaniques, le Valaisan a été soumis jadis à une oligarchie féodale, comme le Grison, mais à laquelle

succéda bientôt, par ruse ou par force, le pouvoir temporel de l'évêché de Sion. En Valais, il n'y a guère, au point de vue confessionnel, que des catholiques ; les émigrants sont peu nombreux, l'élément ouvrier encore moins : deux ou trois filons d'anthracite encore en exploitation le long de la coupure rhodanienne, contre le rebord septentrional de l'anticinal carboniférien, l'usine d'aluminothermie qui a transformé le village de Chippis en un gros bourg industriel, et c'est tout. Ici encore, c'est le pâturage qui fait vivre le montagnard. Les cultures montent jusqu'à 2000 m. pour les céréales, à Findelen près Zermatt, jusqu'à 1900 pour les pommes de terre, dont Chandolin (1930 m.) possède quelques champs; jusqu'à 1200 pour la vigne, aux environs de Viège. Les arbres ne dépassent guère ces limites : 1280 m. pour le noyer, 1400 pour les arbres à feuilles caduques, 2000 à 2100 pour les conifères, mélèzes et arolles. Au-delà, et aussi haut qu'il puisse s'élever, c'est le domaine de l'alpe : 2500 m. à Nava, à Torrent, à Tracui, 2600 à Barneusa, Lona, Sombayna, 2612 à Findelen (Fruhalp). Et en-dessous de l'Alpe, c'est le mayen, le pâturage intermédiaire de printemps.

Le Valais est en effet le pays où l'on trouve le mieux réalisé l'échelonnement en altitude d'un même groupement humain, en passant par toutes les transitions indiquées par la topographie générale et l'utilisation possible du sol correspondant. Un bref aperçu sur le relief et le mode de peuplement, et surtout, à défaut d'autre expérience, l'examen attentif de la carte Siegfried nous en convaincront aisément.

Les formes du terrain valaisan sont extrêmement simples : dans la plus grande longueur du canton, c'est le sillon rhodanien avec ses trois directions successives, N.-E.—S.-W. de Gletsch à Brigue et de Leuk à Martigny, E.-W. de Brigue à Leuk, S.-E.—N.-W. de Martigny au Léman : vallée large, à la pente très faible, aux versants adoucis par un ruissellement intense activé encore par la proximité du niveau de base — mais vallée qui a connu

l'une des plus vastes glaciations que relate la préhistoire alpestre, et qui a subi un surcreusement « admirable » (le mot est de Penck) entre Brigue et St-Maurice. Dans la vallée du Rhin, Penck avait déjà reconnu un parfait exemple de relief glaciaire, « *eine musterhafte Uebertiefung* », et ça et là, parmi ses affluents, Val Cornera, Tavetsch, des « auges » de forme remarquablement conservée. Mais ici, la dépression rhodanienne tout entière nous offre le spectacle le plus représentatif qui soit, et aussi le plus vaste, d'une vallée-type de surcreusement avec décrochement des vallées latérales. Nous y trouvons en effet, en maints endroits, le relief préglaciaire et le relief interglaciaire, qui ont laissé leurs traces sous formes de terrasses étagées ; la différence de niveau avec les thalwegs affluents, au point où les vallées méridionales quittent la montagne — sauf pour la Viège et la Dranse, qui débouchent presque à niveau dans la plaine, ayant mené au glacier du Rhône ses plus puissants tributaires, ceux qui ont le plus et le plus longtemps rodé leur lit. Et ces vallées latérales elles-mêmes, depuis le glacier qui les termine actuellement au sud, jusqu'au seuil rocheux, au verrou surmonté des anciennes moraines frontales, entamé par un sciage énergique et résonnant encore du travail qui s'accomplit quotidiennement dans sa gorge étroite — ces vallées latérales, qui reproduisent en petit les traits de leur collecteur central, sont des exemples presque théoriques de relief glaciaire. Seulement l'érosion fluviale est intervenue depuis, avec les éboulements qui en sont parfois la conséquence. Au lieu de former une série de cuvettes en gradins séparés par des « marches » de roche en place, au lieu des versants à pic qui les bordaient jadis, nous avons maintenant l'adoucissement du profil en long par le sciage des verrous et le remblaiement alluvial des anciens bassins, et celui aussi du profil en travers par le ruissellement affluent. Tous ces stades divers de la formation du relief actuel ont laissé chacun leur marque sur le pays, et c'est ainsi qu'il a pu se peupler

d'une manière aussi dense — en dépit du surcreusement qui, atteignant 4 à 500 mètres de la Furka à Fiesch et 650 m., en certains endroits, de Fiesch à Sion, eût dû logiquement rendre impossible à ses habitants toute migration hors de la grande vallée. En même temps que le retrait des glaces mettait à découvert les moraines latérales, telles que celle où s'étendent aujourd'hui Montana et Savière, et amenait, comme à Sierre, l'effondrement subit d'abrupts trop verticaux, la limite des neiges, de 300 à 1000 mètres plus basse qu'aujourd'hui, remontait vers les sommets et laissait ainsi la forêt gagner la lisière qu'elle avait abandonnée.

Et c'est de cette disposition toute particulière des lieux que dérive l'originalité du Valais en matière de peuplement. « L'homme, dit Flückiger à ce sujet, est sorti des fonds de vallée surpeuplés et a gravi les hauteurs, jusqu'à ce que l'abaissement de température et par suite l'arrêt de la végétation l'empêchassent d'aller plus haut » ; son établissement est donc « fonction des conditions orographiques », ainsi que de nombreuses autres causes, au premier rang desquelles il faut citer le « caprice humain » (*menschliche Willkür*), seul responsable de la création de centres artificiels tels qu'auberges ou hôtels d'altitude (l'hôtel Weisshorn, dans l'Anniviers, et l'auberge de Brilla dans le val d'Hérens sont à 2300 m.), Cabanes du Club alpin, etc... Mais cet établissement est aussi « fonction des conditions climatiques » : en Valais, l'exposition au soleil fait varier de quantités assez considérables les limites en altitude de la ligne habitable : le versant exposé à l'E. est habité 215 m. plus haut dans le val de Bagnes, 105 m. dans le val d'Hérens ; plus la vallée est orientée W.-S.-W., avec tendance au S., plus les habitations remontent, ainsi que les cultures : en sorte que dans les vallées valaisannes, les limites de la forêt, du pâturage et de l'habitation temporaire sont non seulement parallèles, mais très voisines, et parfois même, comme dans la vallée de Saas, coïncident à une altitude de 2270 m. Et si les villages ne

s'enfoncent pas plus avant vers la tête de ces vallées, encore que le point ultime n'en soit guère très élevé, ce n'est point uniquement à cause des éboulis, qui dans ces « combes » étroites arrêtent forcément l'homme, c'est en raison de l'extrême rapprochement des parois, empêchant la lumière d'arriver assez longtemps sur le thalweg. Sur les points où l'exposition réunissait les conditions exigées par le développement et l'entretien de la vie, le long de la ligne d'épaulements marquant le profil disparu de la vallée préglaciaire, partout, l'homme s'établit aussi haut qu'il peut, ne trouvant pas la place matérielle d'étendre en largeur, son domaine primitif.

Car du petit au grand, depuis le canton dont les frontières suivent exactement le contour de la vallée par les crêtes, à partir de son origine, jusqu'à la commune, en passant par le district, partout, les limites naturelles servent de bornage. Et partout aussi, c'est l'étagement en hauteur, avec toutes les variétés provenant de la dispersion d'un groupement humain sur une grande étendue horizontale et surtout verticale. Voici d'abord le village : qu'il soit au fond de la vallée, comme Fiesch ou Sierre, ou Evolène, ou perché à mi-côte, comme dans l'Anniviers et sur le versant droit de la dépression du Rhône, il consiste toujours en une agglomération très dense d'un grand nombre de maisons et de granges, le plus souvent en bois, du mélèze calciné qui répand cette odeur bien caractéristique, quelquefois en pierre, comme on a dû le faire à St-Luc depuis les derniers et trop fréquents incendies. Au centre du groupement, l'église, toujours en pierre et couverte d'ardoises, dresse la pointe de son clocher robuste : c'est elle qui caractérise le centre d'habitation permanent. A 2 ou 300 mètres au-dessus du village, voici d'autres petites agglomérations : les unes ont de hauts chalets d'habitation entourant les murs blanchis d'une petite chapelle : ce sont les *écart*s, les hameaux, également habités toute l'année, mais moins importants que le chef-lieu de la commune ; autour de ces hameaux, au-dessus encore, nous

nous trouvons au milieu du ou des mayens, centre du pâturage de printemps, quelquefois peuplé plus longtemps lorsqu'un événement, tel que le feu, chasse l'habitant du village en détruisant sa demeure. Le mayen, aux rustiques constructions, renferme des granges en grand nombre, quelques maisons désertes, jamais d'église : il dépend directement des propriétaires de troupeaux, qui désignent chaque année un chef de mayen et ceux qui doivent résider avec lui à proximité de leur bétail. Enfin au-dessus, ces petites constructions capricieusement et irrégulièrement dispersées qui font tache sur le vert clair des maigres prairies, ce sont les cabanes d'alpage. Tout cela, village, hameau, mayen, alpage, constitue la commune ; plusieurs communes constituent la vallée. Il y a un curé par commune, et quelquefois un recteur dans les *écart*s difficilement accessibles. Il n'y a, par vallée, qu'un président, un représentant de la force armée, un ou deux notaires. Tout cela forme un petit monde à part, vivant sur lui-même, fabriquant ses vêtements et les teignant, ignorant de toute autre industrie, vivant en toute sécurité (on ne rencontre guère de chiens de garde) et jouissant d'une si robuste santé, que les rares médecins résident tous dans la vallée du Rhône et n'ont jamais à faire à leurs « clients » des vallées affluentes des visites qui leur prendraient d'ailleurs une journée entière, et coûteraient une forte somme. Mais ce n'est point là, il est vrai, un obstacle pour le montagnard valaisan : son travail patient et obstiné, joint au travail de ses devanciers, lui assure souvent une fortune réelle, que sa prudence sait mettre à l'abri de tout risque. Aucun luxe, nul appareil, nulle dépense ; peu de relations avec la « vallée », distante de plusieurs heures de marche, et d'où la poste monte péniblement, deux, rarement trois fois par jour ; pas de chemins de fer, hormis la grande ligne du Simplon, celle qui remonte le Conches et quelques tramways de montagne : Salvan, Val d'Illiez, Loèche-les-Bains. Les villages à 1200, 1400, 1600 mètres et plus, accessibles

par des lacets muletiers aux pierres roulantes, déroulent en espalier, face au soleil, la mince et longue corniche de leurs maisons basses et brunes : villages dont l'agglomération comprend souvent à peine la moitié de la population réelle — le reste vit, dispersé à l'extrême, au-dessus — et dont les habitants d'ailleurs quittent avec facilité leur foyer pour des semaines et des mois, lorsqu'ils montent à l'inalpage, ou qu'ils s'en vont temporairement louer leurs bras à l'étranger. Ce tableau bien imparfait du peuplement du Valais n'e comprend ni l'histoire des migrations de l'Annivers, d'ailleurs écrite déjà par des géographes de talent, ni mille autres curiosités locales, mille traits de mœurs qui jettent chacun un jour nouveau, bien curieux souvent, sur l'union intime de l'homme et de sa montagne. Mais ce serait sortir encore davantage du cadre de cette étude : hâtons-nous d'y rentrer.

Le Valais n'a pas toujours été ainsi peuplé. La vallée du Rhône, noyau du pays, grande voie naturelle de communications avec l'Italie et avec l'Europe orientale, grande artère d'invasions aussi, fut la première habitée : les localités d'altitude de la vallée de Conches ont une origine extrêmement ancienne, encore manifeste aujourd'hui à plusieurs points de vue. Bientôt le fond fut tellement peuplé, que la place manqua pour le développement de l'élevage, les damiers serrés des cultures remplissant le thalweg : on commença à remonter vers les vallées latérales, à l'entrée desquelles les anciens maîtres du pays avaient souvent déjà accroché leurs nids d'aigles. On y fonda des mayens, des centres d'habitation provisoires : Chandolin, avant l'éboulement de l'Illgraben, était le mayen de Loèche auquel la reliait un large sentier, dont il ne subsiste plus que des tronçons ; Arolla était le mayen particulier du prince-évêque de Sion, dont les troupeaux mettaient deux jours à s'y rendre — passant la nuit intermédiaire près d'Evolène, dans un enclos encore conservé aujourd'hui. La population s'accroissait lentement, mais continûment, et le Rhône commençant à manquer de pente et à régulari-

ser son profil d'équilibre, divaguait à travers la plaine en méandres et en marais, dont les déplacements et l'extension contraignaient les riverains à changer de domicile tous les trois ou quatre ans, il n'y a pas bien longtemps encore. Ajoutons à cela les invasions, l'immigration brutale des peuples refoulés de l'Ouest et venant s'engouffrer, comme en un refuge, derrière les murailles de Saint-Maurice : toute cette foule remonta peu à peu du fond de la vallée, où décidément on n'était plus en sécurité, par le double fait de la nature et des hommes, vers les hauteurs voisines. Lorsque l'évasement des vallées latérales le permit, on fonda des villages : Vissoye date du XIV—XV^{me} siècle, Evolène a encore quelques maisons du XVI^{me}; Bourg-St-Pierre et Zermatt prirent de l'importance comme dernière étape avant le passage des cols vers l'Italie. A travers mille vicissitudes, l'œkoumène gagnait le fond de ces vallées suspendues, puis, l'accroissement de population aidant, les champs d'abord, les pâturages ensuite, les habitations enfin remontèrent lentement les versants que l'on déboisait peu à peu, et où les hommes trouvaient, avec la lumière et l'espace qui leur manquaient dans le fond, de la place pour leurs troupeaux, et, avec la forêt, protection contre les avalanches et matières premières indispensables à leur demeure. Puis ce fut la découverte des gîtes miniers, l'exploitation du fer dans le val Ferret, du cuivre un peu partout, entre le Val d'Entremont et la Viège, et même, dit-on, des métaux précieux, au pied des versants de la rive gauche du Rhône; gîtes bien rapidement épuisés, sans doute, mais assez nombreux et exerçant une réelle attraction sur les éléments allogènes de la population. Aujourd'hui encore, on l'a vu, quelques filons d'anthracite groupent autour d'eux une petite colonie minière, et l'exploitation des carrières à ciel ouvert — marbres, grès, pierres à bâtir communes — est aussi florissante que jamais, durant les deux ou trois mois où les conditions atmosphériques la rendent possible chaque année.

Toutes ces causes réunies amenèrent un rapide déve-

loppement des communes montagnardes. Bientôt leurs mayens, devenus hameaux permanents, se détachèrent du centre primitif et formèrent à leur tour de nouveaux villages, poussant au-dessus d'eux mayens et alpages suivant le rythme ascensionnel déjà décrit. St-Martin d'Hérens dut accorder ainsi l'autonomie communale à Evolène, devenue plus puissante et plus riche que sa « paroisse » ; en Anniviers, s'érigèrent en centres indépendants de Vissoye, longtemps demeurée la capitale religieuse et politique de la vallée, Chandolin d'abord, puis Saint-Luc, puis Grimentz, enfin Ayer, dont l'église, symbole de sa dignité nouvelle, est encore en voie d'achèvement. Aussi loin, aussi haut que le permettaient la configuration, la nature et l'orientation du relief, mazots et raccards élevèrent leur silhouette trapue sur leurs pilotis isolateurs, abritant récoltes et troupeaux, et bientôt rejoints par le chalet d'habitation, aisément reconnaissable à sa cheminée et à ses minuscules fenêtres rectangulaires. Tandis que, du bord de la grande vallée, Nendaz et Tourtemagne poussaient leurs mayens respectifs au fond des *combes* les plus voisines, (Réchy et Turmanntal, trop étroites pour permettre la formation de centres constamment habités), Hérémence remontait les siens dans le Val des Dix bien au-delà de Prazlong, au-dessus de 1500 mètres ; Evolène poussait ses ramifications en profondeur jusqu'au pied des glaciers de la Dent Blanche, à Ferpècle, et en hauteur jusqu'aux chalets de Cotter, à plus de 1200 mètres au-dessus du thalweg, situé déjà à 1380 mètres ; Saint-Luc remontait les siennes à 2400 mètres à Prariond, et Vissoye fondait le mayen de Zinal à l'extrême limite de la zone habitable, devant les arêtes du Rothorn. Zermatt s'établissait de la même manière à Findelen et à Z'mutt, dépassant, dans le sens de la vallée, 2200 mètres, et le regroupement de Saas gagnait progressivement le pied du Mont-Rose. On pourrait multiplier les exemples : ceux qui précédent montrent suffisamment le procédé grâce auquel le village valaisan, cherchant à « prendre du large », attei-

gnit successivement, par étapes, les cotes d'habitat permanent et d'alpage les plus élevées que la Suisse renferme.

L'altitude plus ou moins grande de son établissement est fonction à la fois du relief et de l'orientation, avons-nous déjà dit. Flückiger a pu établir, d'après la carte Siegfried, un tableau approximatif de la différence de limite d'œkoumène entre la rive gauche et la rive droite du Rhône. Celle-ci ne l'emporte, d'une centaine de mètres, qu'entre le Gletsch et Reckingen, dans le Conches, à la faveur de la dissymétrie du versant gneissique et du versant calcaire. Partout ailleurs, surtout de Brigue à Martigny, et tout particulièrement entre Loèche et Sion, la rive gauche l'emporte de 150 à 300 m. en moyenne.

Si nous ajoutons maintenant qu'au point de vue linguistique, le Valais se partage en deux régions nettement marquées, ayant leur point de contact entre Sion et Sierre — les cinq districts du Haut-Valais, Loèche, Raron, Viège, Brigue et Conches parlent l'allemand — et que les vallées méridionales ont un patois local facilement intelligible aux seuls Italiens (nouvelle preuve de la fréquence des relations de jadis), nous aurons une idée assez générale de ce qui constitue, dans cette région, l'originalité du peuplement de haute montagne ; originalité due en partie aux exigences du terrain, en partie aussi au caractère particulier des habitants et à la manière dont ils résolurent le problème difficile du sol utilisable.

L'Oberland Bernois, auquel nous arrivons maintenant, présente, lui, un tout autre aspect. Et tout d'abord, au lieu de constituer la plus grande partie d'un canton, il n'en forme qu'une fraction assez minime. Sur 6883,5 km², 3458 sont consacrés à l'économie alpestre, 2123 aux forêts, et 1298 seulement sont classés comme « terrains improductifs », soit un peu moins de 20 % (rochers 14,5 %, glaciers 4,5 %). Et sur les 30 districts du canton, l'Oberland proprement dit n'en comprend que 7, les plus vastes

et les moins peuplés (Interlaken 679 km², Oberhasli 12 habitants au km², au lieu de 85, moyenne du canton), renfermant moins d'un cinquième de la population totale, soit un peu plus de 105 000 habitants. Nous trouvons à peine 30 communes au-dessus de 1000 mètres, encore leur altitude moyenne est-elle très faible, comparée à celles que nous venons d'étudier.

Géographiquement parlant, l'Oberland bernois est un massif de grands reliefs très peu articulé : seules sont habitables et habitées cinq têtes de vallées : celles de l'Aar au N.-E. (Oberhasli), de la Lütschine dans le district d'Interlaken, de l'Engstligenbach, de la Simme et de la Sarine. C'est une région de dispersion à peine entamée, où cependant l'érosion fluviale, drainée par ces cinq affluents et sous-affluents du Rhin, a notablement modifié le profil glaciaire des versants, grâce en partie à la nature du sous-sol. Ce profil glaciaire n'est plus guère marqué que dans l'Oberhasli, où Penck le trouve particulièrement accentué, et dans les vallées de la Lütschine blanche et de la Lütschine noire : la vallée de Lauterbrunnen, notamment, nous montre presque inaltérée une auge de surcreusement absolument typique et d'ailleurs célèbre, dont les cônes de déjection, protecteurs contre les caprices du torrent, portent les chalets de Lauterbrunnen et de Zweilütschinen, tandis que Mürren et Isenfluh d'une part, Wengen et Wengernalp de l'autre, égaillent sur les replats presque horizontaux les longues files de leurs habitations. Ce caractère glaciaire est déjà beaucoup moins marqué à Kandersteg et à Adelboden. Dans le Simmental et le district de Saanen, il disparaît presque entièrement pour laisser la place au libre jeu de l'érosion torrentielle. Celle-ci a si bien abaissé les versants, que l'on peut aller transversalement de Kandersteg à Saanen ou à Gsteig presque sans dépasser 2000 mètres : on ne rencontre partout que profils aux pentes longues et douces, portant jusqu'à 17 et 1800 mètres une suite ininterrompue de *Vorsässer* et de chalets d'alpages, dont plu-

sieurs s'appellent « résidence d'août » (*Augstkumm*). Il faut aller jusqu'à la ligne de faîte, jalonnée par les cols de la Gemmi, de Rawyl, du Sanetsch, pour trouver des crêtes continues de plus de 2500 mètres. Le relief, d'ailleurs, s'abaisse régulièrement depuis le Finsteraarhorn jusqu'à la Dent-de-Jaman, qui marque la limite extrême de l'Oberland au-dessus de la dépression du Léman.

Cette allure générale du sol va nous expliquer la répartition des centres de peuplement. Nulle part l'altitude de ceux-ci ne s'élève au-dessus de 2000 m., dans la région de Grindelwald ; elle s'abaisse à 1950 m. pour Lauterbrunnen, le Saanenthal, à 1900 pour le Simmenthal ; l'Oberhasli vient en dernier avec 1885 m., en raison du profil aigu des versants interdisant au peuplement de sortir du thalweg. Les alpages sont très nombreux, plus de 500, dont près de la moitié au-dessus de Kandersteg et d'Adelboden, le reste entre le Simmenthal et la Sarine, quelques-uns dans le district d'Interlaken, pour ainsi dire guère dans l'Oberhasli. Mais ils ne montent pas bien haut : on compterait aisément ceux qui dépassent 1700 m. dans le Simmenthal, où, seules une ou deux *Augstkumm Alphütten* atteignent 2100 m. ; dans l'Oberhasli, c'est encore un *Augstkumm* qui culmine à 1950 m. non loin d'Innertkirchen : tous les autres restent en-dessous de 1800 et même de 1600 mètres. La lisière forestière suit, à 100 mètres en contre-bas, la limite d'altitude des habitations. L'inclémence du sol, d'autre part, a donné à la zone habitable la forme que Flückiger appelle *zungenförmig*, exprimant ainsi l'aspect que sa répartition en minces rubans jusqu'aux têtes de vallées revêt pour l'observateur ; comprimée par le manque d'espace, cette zone empiète parfois sur l'*unwirtlich*, sur tout ce territoire cohérent et inhabitable qui renferme les massifs les plus élevés : ainsi, entre le groupe du Faulhorn et celui des hautes cimes, nous trouvons la communication Hasli-Grindelwald par Rosenlauni et la Grande Scheidegg. Malgré le nombre et la richesse des alpages, malgré leur facilité d'accès et le fort

effectif des troupeaux qui les fréquentent, la population, en régression sensible dans l'Oberhasli, tend à diminuer dans les autres vallées aussi, surtout par émigration. Seule, l'industrie hôtelière, remarquablement développée, puisqu'elle occupait en 1900 5000 personnes dans des établissements représentant un capital de plus de 100 millions, a masqué et même, sur plusieurs points, enrayé ce mouvement, à Adelboden, la Lenk, Zweisimmen et Gstaad. Nous la retrouvons ici, comme aux Grisons, jouant au milieu d'une population stationnaire ou diminuée, le rôle d'un élément artificiel de développement économique, et son influence est tout particulièrement sensible en mainte localité, jadis insignifiante, devenue, grâce à son altitude, une station climatérique européenne : Adelboden était inconnu au XVI^e siècle, Mürren ne formait, comme Wengen, qu'un modeste « écart » de cette commune de Lauterbrunnen, qu'il dépasse sensiblement en importance aujourd'hui. Plus qu'ailleurs aussi, le chemin de fer a pénétré dans ces vallées (sauf dans le Haslithal, aussi peu favorisé de la nature que des hommes) et a mis ces centres de faible altitude à portée immédiate des grandes artères du transit-voyageurs. Mais la grande ressource du montagnard oberlandais, c'est l'élevage. Dans l'ingrate vallée supérieure de l'Aar, il a su conquérir patiemment 15.500 hectares d'alpage : c'est déjà beaucoup, c'est peu encore sur les 59000 hectares du district, dont 36 000 sont destinés à demeurer entièrement improductifs ; mais à Saanen, les 12 000 hectares d'alpages représentent la moitié de la superficie du district, et c'est presque la même proportion que forment, de leur côté, les 14000 hectares de l'Obersimmenthal. Saanen notamment est tout particulièrement favorisé : en même temps que l'abaissement considérable du profil transversal, le développement économique qui en résultait, en faisaient un coin de terre privilégié par la richesse et l'étendue du pâturage ; l'industrie hôtelière y fondait un de ses centres d'action les plus réputés, attirant annuellement par dizaines de mil-

liers les voyageurs et les touristes, et l'établissement d'une voie ferrée transversale à grand trafic mettait le comble à cette prospérité : la densité de population atteignait déjà 280 habitants au kilomètre carré, lors du dernier recensement.

L'Oberlandais s'est donc facilement plié au genre de vie que lui imposait son milieu. De taille moyenne, vigoureux encore, moins rustique cependant et moins près de la nature que le montagnard valaisan ou grison, il a aussi moins d'originalité et son type général est loin d'être aussi accentué. Il est protestant, et sauf dans l'extrême partie occidentale, il ne parle que l'allemand. A part les habitants de Guttannen, pour qui la route est la principale raison d'être de leur village, ceux des autres régions de l'Oberland ont cherché à tirer le meilleur parti des points où la montagne leur permettait de s'établir. Presque toutes les communes sont dispersées, éparpillées à l'extrême, autour d'un noyau toujours établi à faible hauteur au-dessus du thalweg, sur une terrasse ou un épaulement glaciaire : de Beatenberg à Teuffenthal, au-dessus du lac de Thoune, nous avons une série de localités entre 1000 et 1100 mètres, alignées le long de la rupture de pente, et nulle part ailleurs — sauf à Adelboden, dont les 1356 mètres constituent une exception absolument unique — cette altitude n'est dépassée, j'entends par les communes au sens précis du mot : car Mürren et la Petite Scheidegg montent à plus de 1500 m., et le chemin de fer de la Jungfrau a planté sa dernière station à une cote nulle part atteinte en Europe, au sein même du domaine des grands névés — autre exemple des modifications apportées dans les limites du peuplement alpestre de la « *menschliche Willkür* ». Pour tout dire d'un mot, l'Oberland bernois n'est guère une région habitable, et seules quelques têtes de vallées, approfondies par une érosion torrentielle puissante et favorisée par la nature même du sol, renferment un petit nombre de localités dont l'altitude maxima reste à plus de 500 mètres en-dessous de celle des villages grisons et valaisans.

Telles sont les caractéristiques des trois grands cantons montagnards. Est-ce à dire que les autres n'aient point aussi un peuplement d'altitude particulier ? Non certes. Ainsi le Tessin, pour la partie qui nous intéresse au point de vue particulier de cette étude, c'est-à-dire l'extrémité supérieure du Val Leventina, de la Nufenen-Pass à Faido. Nous sommes ici en présence d'une vallée extrêmement simple, presque inattaquée par l'érosion fluviale, encore que le thalweg soit descendu à une très médiocre altitude, puisqu'il faut remonter en amont de Bedretto pour recouper la courbe de 1500 mètres. Les formes glaciaires sont remarquablement conservées, et les terrasses qui interrompent à 1100 m la chute régulière des versants, portent presque tous les villages d'altitude, surtout la rive gauche, exposée au S.-O., où dix villages et autant de hameaux s'égrènent de Sobrio à Altanca, sur une trentaine de kilomètres de longueur. La rive droite, restée boisée et inculte, ne porte que Dalpe et Prato. Le Val Leventina compte 8 communes de 1000 à 1500 m., peuplées d'environ 3000 habitants et d'ailleurs stationnaires ou en décroissance, en dépit de l'élément de prospérité considérable que constitue la ligne du Gothard. L'industrie hôtelière est à peine représentée à Airolo, et quant aux rares alpages, presque impossibles dans la vallée en raison de la proximité des crêtes de 2800 et 3000 mètres et de la raideur qui en résulte pour les extrémités supérieures du profil transversal, il faut aller autour de l'hospice du Gothard pour les voir dépasser, de très peu d'ailleurs, 2000 mètres. Les districts de Blenio et de Vallemaggia renferment encore chacun deux communes entre 12 et 1400 mètres, dont l'altitude provient, comme pour la Leventina, de la persistance marquée des formes glaciaires sur tout ce versant. Mais c'est dans la Leventina que l'altitude maxima de l'habitat est la plus considérable : 2180 m. contre 2125 au Vallemaggia, les deux cotés prises naturellement à exposition égale, c'est-à-dire sur les rives gauches. Ce sont les deux moyennes les plus élevées de

tout le canton : elles sont inférieures de près de 100 m. à celles du Val Medels, qui descend des sommets dominant Quinto vers le Vorderrheintal.

Le canton d'Uri, lui, doit à une tout autre cause l'établissement et le progrès des quatre communes qu'il renferme au-dessus de 1000 m. Andermatt, Hospenthal, Realp, jalonnent l'Urserenthal et sont la création de la route de la Furka, dont rien n'est encore venu affaiblir l'importance séculaire : c'est la jonction des sillons rhénan et rhodanien, la grande voie longitudinale qui unit la civilisation latine à la civilisation germanique et orientale. De l'Urserenthal on peut descendre sur le Rhône par la Furka, sur l'Aar par la Furka et la Grimsel, sur la Reuss par le fameux « Urner Loch », sur le Rhin par l'Oberalp, sur le Tessin par le Gothard : les bassins de la Mer du Nord, de la Méditerranée et de l'Adriatique ont ici leur jonction routière, dont on connaît l'existence dès le V^e siècle et peut-être avant. Nés de la route, Andermatt, Hospenthal et Realp sont restés au fond du thalweg, au bord de la Reuss, et ils ont poussé vers les hauts sommets environnant de vastes alpages, l'Eisenmanns Alp entre autres, qui montent à plus de 2000—2200 m. ; pour avoir trop voulu les étendre encore par un déboisement irréfléchi, ces villages ont connu de terribles avalanches. Mais leur prospérité, qui ne tenait point à la nature environnante, n'en a été que passagèrement affectée : ils se sont vite relevés après chaque sinistre, et Andermatt (à un moindre degré aussi Hospenthal), a même pris, comme station alpestre, avec de nombreux hôtels, une prospérité qui a accru sa population de près de 200 habitants — un cinquième — de 1900 à 1910. Plus reculé et plus éloigné du croisement des routes entre ces deux villages, Realp a vu légèrement flétrir le chiffre des siens. Göschenen, jadis station importante de la route qui monte à Andermatt par la vallée de la Reuss, est devenue aujourd'hui, par surcroît, une des stations principales de la ligne du Gotthard ;

ces deux faits expliquent et sa création et sa position, et l'afflux qui a augmenté d'une centaine de personnes le chiffre de sa population au cours de la dernière période décennale.

Nous étions ici en face d'un peuplement de montagne dû entièrement au fait humain — celui-ci étant déterminé, il est vrai, par la situation topographique et orographique toute spéciale de ce coin des Alpes. Nous ne quitterons guère cet ordre d'idées en nous transportant à l'unique localité d'altitude du canton d'Unterwalden : Engelberg. Née d'un important monastère fondé à l'emplacement d'un ermitage du XIII^{me} siècle, cette commune de 2500 habitants a toujours connu une grande prospérité : une vallée large et paisible, presque sans pente, établie sur l'emplacement du bassin supérieur d'un ancien glacier, de vastes replats portant les alpages à 2000 m. et plus, des communications faciles avec le lac des Quatre-Cantons par la gorge d'Oberwald, avec le Nidwald par le Juchli Pass, le Hasli par le Joch Pass, la Reuss par le col des Surènes, tout a contribué à accroître l'éclosion d'Engelberg. La richesse qu'elle devait jadis à la seule présence du couvent, elle l'emprunte encore, aujourd'hui, à de nombreux hôtels et à une voie ferrée, et elle a ainsi gagné, en dix ans, le chiffre étonnant de 500 habitants. N'ayant à craindre nulle crue du torrent qui l'arrose, l'agglomération s'est largement étalée dans le fond de la vallée, le long de la route conduisant au monastère, et elle égrène ses chalets et ses granges à plusieurs kilomètres de distance, en longueur et en altitude à la fois, n'étant située elle-même qu'à 1023 mètres.

Nous terminons ainsi cet aperçu sommaire sur les principaux cantons de haute montagne ; les observations déjà faites au cours de ces pages suffisent à dégager un certain nombre de réponses à la seconde question que nous nous étions posée en commençant cette étude : quelles raisons déterminantes, quels facteurs essentiels ont conditionné et régissent encore l'habitat au-dessus de mille mètres ?